

Isabelle Saint-Martin, Art chrétien/art sacré.
Regards du catholicisme sur l'art. France, XIX^e-XX^e
siècle

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & société », 2015,
338 p., préface de F. Boespflug, bibliographie. Index.

Danièle Hervieu-Léger



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/28334>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 381
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Danièle Hervieu-Léger, « Isabelle Saint-Martin, Art chrétien/art sacré. Regards du catholicisme sur l'art. France, XIX^e-XX^e siècle », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 176 | octobre-décembre 2016, mis en ligne le 20 juillet 2017, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/28334>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Isabelle Saint-Martin, Art chrétien/ art sacré. Regards du catholicisme sur l'art. France, XIX^e-XX^e siècle

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & société », 2015,
338 p., préface de F. Boespflug, bibliographie. Index.

Danièle Hervieu-Léger

RÉFÉRENCE

Isabelle Saint-Martin, Art chrétien/art sacré. Regards du catholicisme sur l'art. France, XIX^e-XX^e siècle, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & société », 2015, 338 p., préface de F. Boespflug, bibliographie. Index.

- 1 Si un lecteur pressé s'attend, au vu du format et du titre du livre d'Isabelle Saint-Martin, à y trouver l'exposition des réalisations d'un « art religieux chrétien » (et spécifiquement catholique) à l'âge contemporain, embrassant à la fois les œuvres destinées aux édifices du culte et la présence des thèmes chrétiens dans les œuvres, il ne manquera pas d'être déçu. Certes, l'ouvrage ne manque pas d'illustrations qui accompagnent normalement ce genre de rétrospective. Les commentaires des œuvres ne font pas défaut non plus, mais ils sont loin de constituer la matière principale de l'ouvrage. La déception serait, en l'occurrence, le fait d'un malentendu. Car l'objectif poursuivi par l'auteur n'est pas d'abonder – en ciblant un secteur localisé et spécialisé de l'histoire générale de l'art – la vaste galerie des travaux traitant des formes esthétiques et de leurs évolutions à l'époque contemporaine. Il est de suivre au plus près, dans la complexité des interrelations entre la théologie, la politique et l'art révélée par les débats et controverses entourant la notion même d'« art chrétien » au cours des deux siècles concernés, les rapports tumultueux de l'Église romaine à la sécularité du monde. Isabelle Saint-Martin n'a pas écrit un livre d'histoire de l'art, au sens classique du terme. En s'attachant à la pluralisation et à la conflictualisation des

visions de l'art produites par les clercs, les intellectuels, les artistes et écrivains catholiques dans cette période de réorganisation dramatique des modalités de l'inscription du religieux dans le social, elle propose, à partir de la question de l'art, une histoire de l'entrée du catholicisme dans la modernité.

- 2 Cette entrée originale se révèle, au fil de ce livre dense, richement documenté, mais servi par une écriture fluide, d'une grande fécondité. L'auteur dénoue brillamment la multitude des fils qui lient la construction d'une histoire confessionnelle et catholique de l'art au développement co-occurent d'une discipline autonome : celui d'une « histoire de l'art », en lien elle-même avec une histoire générale du goût, travaillée par des enjeux multiples : politiques, culturels et spirituels autant qu'esthétiques. L'exercice était d'autant plus délicat que la reconstitution de cette construction ne pouvait pas être réalisée selon une ligne chronologique enchaînant, sur deux siècles, des étapes successives nettement distinctes. Cette trajectoire fut faite de continuités et de ruptures, mais aussi de chocs en retour, de bifurcations et de diversifications des courants et tendances qui y étaient à l'œuvre. Pour mettre de l'ordre dans ce foisonnement. L'essai identifie quatre moments typiques, associés à l'émergence de nœuds problématiques à partir desquels la pensée catholique de l'art s'est transformée en se pluralisant.
- 3 Au lendemain de la Révolution française, le premier moment fut marqué par l'affinité directe de la réflexion sur l'art avec le programme théologico-politique d'une reconquête chrétienne du monde. Ce programme trouvait son ancrage utopique dans le rêve romantique de la chrétienté médiévale : ce rêve fut présent dans les registres de l'art et de la littérature, comme il le fut – autre exemple – sur le terrain des refondations monastiques du XIX^e qui mobilisèrent les mêmes enthousiasmes et les mêmes idéalizations du passé. Dans cette réinvention, l'art a eu une part d'autant plus cruciale qu'il était pensé comme une médiation majeure de la relation avec le divin. Mais cet investissement utopique de l'art portait en lui-même sa propre contradiction : si l'on admettait, comme Chateaubriand, que la beauté avait le pouvoir actuel de sauver la religion, on constatait en même temps que celle-ci avait définitivement perdu, dans le monde nouveau sorti de la Révolution, le monopole de la définition du beau que le long processus d'autonomisation séculière de l'art lui contestait au moins depuis la Renaissance. Dire l'idéal d'un art authentiquement chrétien, c'était contester la marche inexorable de la sécularisation, mais c'était aussi, en creux, porter témoignage au fait que les enjeux de l'art passaient désormais, pour l'essentiel, en dehors de la religion. Pour échapper à la tension qui s'instaurait en ce point, il fallait retrouver l'essence d'un idéal artistique porté par la foi même de l'artiste, à rebours des utilisations instrumentales des sujets chrétiens dont usent les productions artistiques « profanes » ou « païennes ». Il fallait en même temps préserver cet idéal de l'art chrétien contre la mobilisation purement dévotionnelle de ces mêmes sujets, qui dissout la force de communication expérientielle de l'œuvre. Le sujet ne suffit pas à faire l'art chrétien, la piété n'y suffit pas non plus. Dans cette vision, l'art chrétien, régénéré et purifié, se voulait, comme chez Rio, forme de vie. Il devenait chez Montalembert, à travers la réhabilitation du patrimoine des temps médiévaux qui conditionnait son renouveau dans le présent, le principe actif d'un projet de société.
- 4 Si les débats sur l'idéal de l'art chrétien marquèrent la reconfiguration du rapport du catholicisme à l'art au sortir de la Révolution, les années 1830 virent l'entrée en scène de nouveaux questionnements suscités, de l'extérieur cette fois, par la montée en

puissance des préoccupations patrimoniales portées par les pouvoirs publics soucieux du rétablissement de la continuité de la mémoire nationale après les destructions révolutionnaires. Ce second moment typique de la reconfiguration des regards portés sur l'art au sein du monde catholique était inséparable de l'affirmation de l'intérêt public pour les trésors religieux, mis en œuvre à travers le mécénat d'État. Il intervenait en même temps que s'affirmait l'attraction exercée par ces biens culturels sur un nombre croissant de visiteurs, d'amateurs et de touristes que la foi ne motivait en rien, ou de très loin. Il coïncidait enfin avec le développement académique des travaux et discours savants sur l'art. Confrontés à ce triple processus d'investissement non religieux (muséographiques, érudits, touristiques, etc.) des objets religieux, clercs et élites culturelles catholiques furent conduits à devoir construire et reconstruire en permanence la légitimité de leur titre privilégié à dire le sens chrétien de l'art. L'auteur dénoue de façon extrêmement subtile les fils variés de ces stratégies d'autolégitimation, entre critique de l'esthétisation du christianisme, apologétique et espérance missionnaire. Cette cartographie mouvante dessinait déjà, par anticipation, quelque chose de cet « éclatement » d'un christianisme aspiré par les logiques de la patrimonialisation culturelle, que M. de Certeau thématise bien plus tard.

- 5 Dès la fin du XIX^e siècle, ces redistributions des rapports entre religion et art avaient contribué à transformer le rapport que l'art chrétien entretenait avec une scène artistique elle-même travaillée par l'émergence de nouveaux courants esthétiques. Dans ces interactions – qui font la matière du troisième moment retenu par l'étude – la définition même de cet art chrétien se trouvait soumise à un remaniement décisif. Pour les artistes et théoriciens catholiques, l'enjeu du questionnement n'était plus avant tout celui du lien entre l'idéal esthétique et l'expérience de la foi qui devait s'y manifester : il devenait celui de la capacité de cet art chrétien de trouver sa place sur la scène artistique, en se soumettant lui-même aux critères du jugement esthétique qui s'imposent et se confrontent dans la culture du temps. L'auteur rapporte judicieusement ce processus d'externalisation des principes d'évaluation de l'expression artistique inspirée par le christianisme, chez ceux-là mêmes qui en étaient les producteurs et les théoriciens, au mouvement que François Isambert désigna comme celui de la « sécularisation interne » du christianisme. Ce processus déploie à l'intérieur de la sphère chrétienne les effets de la différenciation des institutions qui caractérise en propre la modernité : ici, l'autonomisation définitive de l'art par rapport à la normativité religieuse impose à l'art religieux de se penser lui-même en tant qu'art, en même temps qu'il impose au regard catholique sur l'art d'intégrer les critères de jugement valant pour toute œuvre. Aux questionnements sur la définition d'un « art religieux » directement référé aux finalités spirituelles et dévotionnelles validées par l'institution succédaient les débats – non moins acharnés et complexes à restituer – sur les manières multiples de faire vivre un « art sacré », inscrivant les plus hautes exigences de l'art comme art dans la Maison-Dieu qu'est l'Église.
- 6 La conjugaison de l'invocation de la tradition et de la modernité esthétique fut au cœur de ces débats dans la première moitié du XX^e siècle. Ces débats occupent le quatrième moment du parcours analytique proposé dans le livre : fallait-il rechercher la source de l'art chrétien dans le passé ou faire appel à l'art vivant ? S'agissait-il, comme y travaillaient les bénédictins de l'Atelier du Cœur-Meurtry à l'abbaye de La Pierre-qui-Vire, de faire vivre dans le présent un patrimoine ancien, en magnifiant la modernité de l'art roman ? S'agissait-il, comme le postulait l'appel du P. Couturier aux « maîtres de l'art moderne », d'ouvrir les sanctuaires à l'art contemporain en en appelant, au-

delà même du sujet de l'œuvre, au génie créateur des artistes ? Les enjeux de ces débats étaient théologiques et philosophiques autant qu'esthétiques. La dimension politique, avec la question des commandes publiques, n'en était pas absente. Ils étaient enfin ecclésiologiques et pastoraux, du fait en particulier de leurs liens avec les problèmes de la liturgie, dont le Mouvement liturgique était en train de renouveler les termes. Ils sont, à bien des égards et cinquante ans après Vatican II, toujours à l'ordre du jour.

- 7 Il ne fait aucun doute que les historiens de l'art trouveront un très grand intérêt à la restitution fouillée des problématiques des rapports entre art et religion qui se croisent, s'opposent et se conjuguent dans ces quatre moments explorés. Les historiens et sociologues du catholicisme contemporain auraient grand tort de leur abandonner cette scène catholique de l'art. Celle-ci se révèle en effet être un lieu d'élection pour l'analyse des voies par lesquelles est passée, au XIX^e et XX^e siècle, la négociation du rapport du catholicisme à un monde qu'il devait renoncer à régir, mais dont il entendait continuer à dire le sens. De ce point de vue, on ne verra pas le « prisme français » du travail d'Isabelle Saint-Martin comme une limite : la Révolution a fait de la France un laboratoire privilégié de la dialectique de l'affrontement à la modernité et de la sécularisation interne à travers laquelle cette reconfiguration se réalise. On n'aura donc qu'un seul petit regret en refermant le livre : c'est que l'auteur ne se risque pas davantage à faire monter en généralité les logiques qu'elle dessine par touches multiples et minutieuses sur le terrain des visions catholiques de l'art. Cette modestie théorique est probablement le revers (mineur) du souci extrême de la rigueur dans le traitement des sources qui fait la valeur inappréciable de ce très beau livre.